Document généré le 18 sept. 2024 18:11

Jeu
Revue de théâtre

Les cinq âges d'une tragédie
Albertine, en cinq temps (Québec)

Pierre Lavoie

Numéro 38, 1986

Festivals en questions

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27884ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lavoie, P. (1986). Compte rendu de [Les cinq âges d'une tragédie : *Albertine, en cinq temps* (Québec)]. *Jeu*, (38), 80–82.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

les cinq âges d'une tragédie

Albertine, en cinq temps (Québec)
Texte: Michel Tremblay; mise en scène: André Brassard; décor: Guy Neveu; costumes: François Barbeau; éclairages: Michel Beaulieu; régie: Lou Fortier.
Avec Christiane Raymond (Albertine à 30 ans), Rita Lafontaine (Albertine à 40 ans), Amulette Garneau (Albertine à 50 ans), Gisèle Schmidt (Albertine à 60 ans), Huguette Oligny (Albertine à 70 ans) et Murielle Dutil (Madeleine, soeur d'Albertine).
Coproduction du Théâtre du Rideau Vert et du Théâtre français du Centre National des Arts.

Cinq comédiennes occupent tout l'espace photographique et scénique, reléguant dans l'ombre les quelques éléments de décor que l'on peut apercevoir. Le texte et la production sont centrés sur les personnages, sur ces femmes qui composent la figure d'Albertine à différents âges de sa vie (de trente à soixante-dix ans). Au dernier temps de sa vie, Albertine revoit et revit, en compagnie de sa soeur Madeleine (morte d'un cancer), les différentes phases de son existence.

La photo, en apparence statique, figée, à l'image d'une production sage, sobre et efficace, mise avant tout sur des conventions bien établies (reconnaissance explicite de l'univers de Tremblay par la mise en scène, la scénographie et la direction d'actrices, personnages bien campés, jeu attendu et bouleversant). Le texte et la production cherchent à faire éclater le réalisme (récupéré en partie par la proposition scénique) au moyen d'une polyphonie de monologues, magistralement emboîtés les uns dans les autres.

Correspondant à l'éclatement du temps et de l'espace, une vie de femme se déroule, morcelée, déchirée; une tragédie en cinq âges, chantée en sourdine par un choeur de cinq femmes. Non... de six femmes, car contrairement à ce que nous laisse voir la photographie, il y a bien six récitantes dans cette ode au désir de vivre, dans cet appel déchirant à une vie différente de celle de Madeleine, remplie de «p'tits bonheurs médiocres». (À l'arrière-plan, Madeleine est le seul personnage qui sourit vraiment et dont la luminosité tranche sur le fond noir.)

La seule à ne pas figurer sur la photographie est Albertine à trente ans, la plus éloignée d'Albertine à soixante-dix ans par le temps et par cette violence profonde qu'elle a laissé éclater un jour contre sa fille Thérèse et qu'elle ne s'est jamais pardonnée. Sa rage, ou plutôt cette force sourde, mal comprise et mal canalisée, cette énergie refoulée, transparaît encore à soixante-dix ans, dans la crispation du poing et des muscles de la gorge.

Photo: Guy Dubois.

Derrière Albertine à soixante-dix ans, les deux mains appuyées, refermées sur la berceuse en bois (image par excellence de la vieillesse et de la solitude, du balancier inexorable du temps), Albertine à quarante ans, les yeux refermés sur elle-même, la mâchoire légèrement crispée, proche à la fois de celle qu'elle deviendra sous peu et de cette plus vieille qui la contient, mais séparée physiquement d'elles par une barrière physique, incapable d'assouvir, d'assumer la rage et l'amertume qui l'habitent.

Près d'Albertine à soixante-dix ans est accroupie Albertine à cinquante ans, la plus proche (dans les deux sens du terme) de la véritable Albertine, celle qui aurait aimé prendre la vie à pleines dents, travailler à l'extérieur, parler, rire, vivre tout simplement, ne pas être enfermée dans une cuisine jusqu'à l'âge de cinquante ans, en compagnie de sa vieille mère et d'un fils mentalement déficient. Une Albertine qui a enfin pu réaliser son rêve de soleil et de chaleur humaine, en devenant vendeuse de sandwiches et de frites au Parc Lafontaine, la seule dont la main exprime un geste d'ouverture, une action, et dont les vêtements (costume de travail joliment brodé, avec un tablier et une boucle d'oreille bien visible) portent une marque distinctive, celle d'un autre univers que celui de la contrainte ou de la misère.

En continuité avec cette dernière, comme surgissant de sa tête (à cause de la perspective), le corps — le visage surtout —, dans la pénombre, d'Albertine à soixante ans, appuyée sur une canne, l'épaule avancée et le cou incliné, comme un oiseau blessé, qui tente de s'isoler de ses autres vies en s'enfouissant le visage dans un oreiller, rempart fragile contre elle-même et contre les autres, instrument du sommeil qui apporte l'oubli, si proche de la mort (pour oublier à tout prix — au prix même de sa propre existence — la mort de Thérèse, assassinée).

Au coeur de cet espace tragique — hors du temps quotidien —, Albertine à soixante-dix ans, personnage central de la pièce, apparaît au premier plan, pleinement éclairée. Inoubliable Huguette Oligny, vers qui le regard converge, comme le regard ou la posture des autres Albertine. En dépit de sa position assise et de son visage si doux et si triste, apparemment résignée malgré un regard terriblement lucide, elle lutte de toutes ses forces, bande ses muscles au récit des images enfouies du passé, liée au présent par cette bourse qui repose sur ses cuisses et qu'elle tient de sa main gauche, cette bourse qui est le seul lien tangible entre son passé et son présent, dans cette maison pour personnes âgées où elle vient terminer ses jours, seule entre ses souvenirs et ses voix.

pierre lavoie